

**UN
DERNIER
VERRE
A
OTTROTT**

Joelle WILLIG

Joelle Willig

Un dernier verre à Ottrott

© Joelle Willig, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9591-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Une moto rouge,
Quelques palourdes,
Un mégot,
Une couverture magique,
Une escapade à quatre dans les sous-bois,
Et nous y voilà, au 20 novembre 2012.*

Chapitre 1

Il était déjà 22 heures passées lorsque Pauline et Robin arrivèrent dans leur petit appartement rue des Carmélites à Montpellier. Jeunes mariés, ils revenaient tout juste de leur voyage de noces et n'avaient qu'une seule idée en tête : dormir.

Il faisait encore chaud pour ce début d'octobre, et comme souvent à Montpellier, il n'avait pas été nécessaire de prévoir plusieurs tenues au sortir de l'avion. Robin avait conservé un short large en coton gris et son polo bleu marine passe-partout, alors que Pauline arborait une combi-short noire et blanche aux motifs maoris. Elle tirait derrière elle l'unique, mais imposante valise, qu'ils avaient emportée, malgré les protestations de son jeune époux.

— Nous sommes à deux pas de la sortie et je ne vois toujours pas pourquoi *tu* devrais porter nos affaires. Cette valise roule toute seule et je suis en pleine forme. Je n'ai aucun handicap physique au cas où cela t'aurait échappé.

— Comme toujours, je m'incline devant la pertinence de tes arguments. Mais je te parie que ton père ne manquera pas de me faire remarquer que ce n'est pas à toi de t'en charger.

— Quand bien même ! Il faudra bien qu'il finisse par accepter que la société évolue. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Regarde, ils sont déjà là.

Le couple avait depuis plusieurs années ses habitudes dans ce modeste mais néanmoins pratique aéroport et arriva rapidement au point de rendez-vous que leur avaient fixé Sandrine et Alexandre, les parents de Pauline. Quelques places appelées « dépose minute » avaient été aménagées pour faciliter la prise en charge des passagers, à la sortie même du hall des arrivées.

Se dirigeant vers sa mère qui l'attendait les bras ouverts, devant leur petite hybride gris métallisé, Pauline ressentit immédiatement le plaisir, à chaque fois renouvelé, de leurs retrouvailles. Alexandre se précipita vers sa fille pour lui prendre la valise des mains.

— Attends ma chérie, je te décharge.

— Ça ira, merci papa, je vais réussir à la mettre dans le coffre.

Sans prendre le temps de l'écouter, il avait déjà attrapé la poignée et ouvert le coffre. Il jeta un regard accusateur à Robin qui fit sourire Sandrine. Elle connaissait par cœur sa fille, et savait déjà qu'il n'était pas nécessaire d'accabler Robin. Si Pauline portait leur valise, la raison en était simple : Pauline en avait décidé ainsi.

— Avez-vous fait bon voyage ? Pas trop fatigués ?

— Épuisée ! Mais on s'est vraiment régalez. Milan est une ville incroyable et nous avons mangé comme des rois.

La description de leur voyage de nocces se poursuivait dans un restaurant que Sandrine affectionnait particulièrement, le Nuances, à quelques minutes de l'aéroport. Situé dans le pittoresque village de Pérols, célèbre pour son arène et ses férias, le Nuances proposait des plats classiques et délicieux. Entre les noix de joue confites à l'écrasé de pomme de terre, les lasagnes maison de homard et deux filets de bœuf aux petits légumes – plats qu'ils commandaient régulièrement – Pauline évoqua le musée des inventions de Vinci ainsi que leurs pérégrinations lyriques le long des ruelles pavées italiennes. Le jardin botanique était, à les entendre, un enchantement olfactif, et Pauline et Robin se laissèrent littéralement étourdir par les mille statues et autres imposantes œuvres d'art fièrement dressées dans les bâtiments annexes, ou simplement accessibles aux détours d'une allée ou d'un passage vouté. Déambuler parmi tant de chefs d'œuvres leur faisait tourner la tête. Pauline ne parvenait plus à s'arrêter de parler, elle avait tant de découvertes à faire partager à ses parents qu'ils avaient presque fini leur repas alors qu'elle y avait à peine touché.

— Et si jamais vous vous décidez à y aller, il faut absolument que vous testiez le restaurant Luna Rossa, en plein centre de Milan, via Broletto.

— On y est arrivés par hasard le premier jour, alors qu'on avait crapahuté des heures dans la vieille ville. Honnêtement, la devanture ne paye pas de mine, mais quand nous avons vu entrer une demi-douzaine d'ouvriers en tenue, aucune discussion.

— Et nous n'avons pas été déçus du voyage. C'est simple, nous y sommes retournés pratiquement tous les jours.

Pauline sortit son téléphone et fit défiler les photos devant ses parents. Son père s'étonna des prix affichés à la carte.

— Neuf euros la pizza la plus chère ! C'est donné !

— Et regarde ce qu'on avait dans l'assiette, je n'ai jamais réussi à finir !

— Est-ce que tu avais autant de choses à raconter qu'aujourd'hui ? hasarda son père en ironisant.

Pauline, légèrement vexée, entama ses lasagnes, alors que Robin rit de bon cœur à la boutade de son beau-père.

— Et le Montepulciano, Alexandre !... Quel délice ! Je n'y avais jamais goûté avant mais j'aimerais y retourner rien que pour en prendre quelques caisses...

— Quelle bonne idée ! On pourrait s'organiser un prochain voyage en famille ! Qu'en dis-tu chéri ?

— Chérie... laisse-les peut-être rentrer de leur voyage de noces dans un premier temps...

— Oui c'est vrai, je suis peut-être un peu trop envahissante parfois.

— Mais non, Sandrine. Vous êtes la meilleure belle-mère du monde.

— N'en fais pas trop, veux-tu Robin ?

Pauline le regarda d'un air légèrement amusé et reprit un plus sérieusement.

— Nous avons quelque chose à vous annoncer.

Sandrine et Alexandre échangèrent un bref regard entendu.

Sandrine n'était pas née de la dernière pluie et elle avait une petite idée du sujet de conversation qui s'annonçait. Elle le craignait et le comprenait à la fois. Depuis leur mariage l'été précédent, il était évident qu'il allait falloir aborder le sujet.

— C'est une décision qui est mûrement réfléchie, même si elle ne va pas être agréable à entendre pour vous...

— Il n'est jamais facile de faire un choix, reprit Robin, mais dans notre situation nous n'avons pas vraiment pu faire autrement...

Sandrine ne sourcilla pas et les devança.

— Vous avez décidé de vous installer en Alsace.

Robin baissa les yeux. Il était particulièrement mal à l'aise face à sa belle-mère qu'il chérissait, mais qu'il avait aussi fini par bien connaître. Son unique fille n'était rien de moins que la prune de ses yeux. Il se sentait coupable de la lui enlever, et ce en dépit des longs échanges avec Pauline, qui se concluaient systématiquement par le fait que leur choix avait été commun. Pauline n'avait pas encore de travail et venait de finir sa thèse, alors que Robin prenait du galon dans son entreprise. Elle n'avait jamais vraiment eu d'atomes crochus avec le Sud. À l'opposé, toutes les fois où elle avait séjourné en Alsace, pour son mémoire, ou pour rencontrer la famille de Robin, elle s'était sentie chez elle. En harmonie non seulement avec les lieux mais aussi avec les gens et leur caractère.

Sa mère, Sandrine, dont les grands-parents étaient également alsaciens, ne pourrait que comprendre son choix de cœur, s'était rapidement dit Pauline, se mentant manifestement à elle-même. L'annoncer ce soir avait été un vrai crève-cœur et elle redoutait la peine qu'elle pourrait lui causer.

Face au regard inquiet de sa fille, Sandrine se mit à rire.

— Ne faites pas cette tête ! Ce n'est ni une surprise pour moi, ni pour ton père. Depuis quelques temps, ma tablette m'envoie des annonces de maisons à vendre dans le secteur de Sélestat... C'est en Alsace il me semble, non ? Et ce, curieusement, depuis que tu as passé quelques jours à la maison, Pauline...

Le visage de Pauline s'empourpra en un instant.

— Mais quelle idiote je fais...

Robin, qui respirait à nouveau, ne put s'empêcher d'être soulagé de cette bévue et s'empressa de le faire savoir.

— Ouf ! Je n'y suis pour rien, pour une fois !

— Oui, enfin, vous auriez également pu faire pencher la balance vers Montpellier, meilleur gendre du monde !

Les bras levés de Robin lui en tombèrent maladroitement sur l'assiette dans un bruit gênant, et Sandrine rompit le silence qui s'ensuivit avec un sourire ému.

— J'ai l'air si possessive que cela ?

Elle attrapa la main de sa fille et des larmes lui coulèrent sur les joues.

— Je suis heureuse pour vous, bien sûr...

Elle marqua une pause, le temps de discipliner le hoquet discret qui la perturbait.

— ... Même si vous auriez pu attendre encore un peu...

— Ce que ta mère essaye de te dire, entre deux charmants sanglots, c'est que nous sommes vraiment heureux pour vous. Nous avons la chance d'avoir un beau-fils qui prend soin de toi et te rend heureuse.

— Papa, ça devient gênant...

— Si nous ne disons pas les choses maintenant, quand les dire, alors ? D'ailleurs Robin, il serait grand temps que tu arrêtes de nous vouvoyer. D'abord, parce que nous n'avons pas mille ans, et ensuite parce que tu fais désormais partie de la famille. Et nous serons ravis de vous rendre visite en Alsace quand vous y serez, à deux... ou plus.

Pauline sentait également les larmes poindre et dans un murmure pudique enveloppa du regard ses deux parents.

— Vous êtes les meilleurs parents du monde...

Bien que cela lui brûlât les lèvres, Robin se retint de lui demander « d'en faire un peu moins ». Le sujet de cette discussion avait occupé la quasi-intégralité de leur voyage de noces et une page pouvait enfin se tourner.

Contemplant cette relation empreinte de confiance et de respect mutuel, il se mit à espérer développer la même tendresse et complicité avec leurs futurs enfants. Il passa son bras autour des épaules de son épouse et se sentit à son tour chanceux. Ils avaient tout ce qu'un jeune couple pouvait souhaiter : de l'amour, du soutien, une situation professionnelle stable.

Un avenir radieux les attendait.

Sandrine et Alexandre les déposèrent devant leur appartement aux alentours de 22h30 et après avoir vidé le contenu de leur boîte aux lettres sans y prêter trop attention, ils n'eurent pas la force de défaire leurs valises et s'endormirent

quelques instants seulement après s'être couchés.

Ce n'est que le lendemain matin, devant une tasse de café noir, que Robin s'attela à l'ouverture du courrier amassé en leur absence. Comme à l'accoutumée, malgré l'autocollant indiquant qu'ils ne souhaitaient pas être ensevelis sous les prospectus, Robin dut trier une quantité navrante de réclames inutiles. Elles ne seraient jamais lues, ni même ouvertes. À peine déposées dans leur boîte aux lettres, elles finiraient au recyclage. Quel gâchis. Au milieu de toutes ces publicités non sollicitées, son attention fut attirée par une lettre manuscrite. Il leur arrivait rarement d'en recevoir. C'était, soit le signe d'une très bonne nouvelle, un mariage, une naissance ou une carte postale, soit un enterrement. Ne reconnaissant pas l'écriture, il s'enquit de découvrir le nom de l'expéditeur au dos.

Robin mit plusieurs secondes à réaliser qui leur adressait ce courrier. Médusé, il retournait alternativement le billet pour en déceler l'erreur, sans oser l'ouvrir.

Pauline, qui se levait à son tour, l'enveloppa de ses bras, colla son visage contre sa joue et finit par l'embrasser dans le cou.

— Qui a pris la peine de nous écrire une lettre à la main ? Une arrière-grand-tante que je ne connais pas encore ?

— Tu ne vas pas me croire...

— Je brûle d'impatience, répondit Pauline en baillant.

Elle se prépara également une tasse de café et vint s'installer en face de lui, encore à moitié endormie, un vieux tee-shirt de Robin comme unique tenue.

— Alors, qui est cette mystérieuse correspondante ?

— Le numéro un de ma boîte.

— Le président ? Comment s'appelle-t-il déjà ?...

— Pierre Lorentz. Mais Monsieur Lorentz n'est « que » le PDG.

— Il y a quelqu'un au-dessus de lui ?

— Evidemment. La boîte compte plusieurs actionnaires, mais la majorité n'a que peu de poids car peu d'actions. Celui qui possède réellement la société *Les Héritiers*, c'est l'actionnaire majoritaire... Rien de moins que Hugues Wagner.